



# **Coeur écrasé sur papier**

**Master 2 Ecriture dramatique : Mémoire  
Claudia Bruno, 2015-2016**

Je tiens sincèrement à remercier toutes les personnes citées dans ce mémoire à commencer par Virginie Thirion, Jean-Marie Piemme, Isabelle Willems, Alain Gofino Gomez et Léonore Confino ainsi qu'Harry Cleven. Mais aussi tout le corps professoral ainsi que tous les gens qui ont cru ou/et qui continuent de croire en moi. Merci.

## INDEX

Remerciements.....	2
INTRODUCTION.....	4
Pourquoi le théâtre ?.....	5
Le Conservatoire.....	6
Le premier jour à l'INSAS.....	9
Premier projet d'écriture avec Jean-Marie Piemme et introspection.....	11
Suite écriture forme courte avec Virginie Thirion.....	15
Isabelle Willems et l'écriture du court-métrage.....	19
Troisième projet d'écriture courte avec Alain Gofino Gomez.....	22
Deuxième année de master et écriture longue ; Leonore Confino.....	25
CONCLUSION.....	27
ANNEXES : Source d'inspiration.....	28

## INTRODUCTION

Après quatre années rudes d'émotions et de sens au Conservatoire Royale de Mons, je sentais qu'il me manquait un « quelque chose », un « morceau ». Mon corps était prêt à fouler les plateaux mais pas mon cerveau.

Toujours en ébullition, celui-ci réclamait de la nourriture.

J'ai toujours écrit, d'aussi loin que je me souviens j'ai toujours écrit. Les murs de ma chambre d'adolescente étaient peints de mots, mes cahiers, mes cours de mathématique aussi. C'était une manière pour moi de rendre concret tout ce que mon imaginaire créait. Mais aussi d'aller plus loin dans mes réflexions, de m'obliger à me poser les bonnes questions. Les avoir sous le nez, concrètement.

Je viens d'une famille d'immigré. Grecque et italienne. Mes grands-parents ont connu les mines, ma mère s'est établie en Belgique et a pu créer un climat merveilleux entre « là d'où l'on vient » et « là où l'on va ». Mais, aussi belle qu'elle soit, ma famille ne s'est jamais vraiment intéressée à la culture, au théâtre et à l'art en général.

Il y avait donc un trou. Un trou en moi. J'avais besoin d'apprendre davantage. En arrivant à l'INSAS j'ai cru que je comblerais ce « trou » mais... Comme souvent dans la vie... On croit aller quelque part et on se retrouve ailleurs.

Ce mémoire va parcourir ces années écoulées. De mes choix à mes barrières. De mes barrières à l'apprentissage. Parfois les mots ne sont pas justes, parfois la plume n'est pas assez littéraire et d'avance je m'en excuse mais c'est que je viens de la terre, que mes mots sont empreints d'émotions. Le conservatoire m'aura sans doute poussée dans cette voie des sons, plus que des mots.

Des sensations plus que des phrases.

Du rythme plus que de la syntaxe.

L'INSAS m'a poussée à développer cette manière d'écrire qui m'est propre. Une écriture de plateau, une écriture de voix. Alors, à l'heure d'aujourd'hui c'est devenu ma façon d'écrire. Impossible d'écrire autrement. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Difficile à dire. Pas important ? Questions ouvertes à l'inconnu.

Ces pages ; une introspection qui observe, qui tâte, qui réfléchit. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre, je pense que ce mémoire va me permettre d'y voir plus clair.

Y voir plus clair avant de terminer mes six années d'études.

Y voir plus clair afin de me préparer mieux à apprendre toujours plus.

Y voir plus clair afin de choisir un chemin pour la suite.

Ais-je dit que l'on croit souvent aller quelque part et que l'on se retrouve souvent ailleurs ?

Bonne lecture.

En espérant qu'elle soit un voyage.

En espérant qu'elle vous transporte comme ces années m'ont transporté.

## Pourquoi le théâtre ?

A la fin de mes secondaires je ne savais pas ce que je voulais faire de ma vie.

Encore aujourd'hui je trouve cette question vraiment difficile :

« Que vas-tu faire de ta vie ? »

« Que vas-tu faire toute ta vie ? »

« Dans quelle case choisis-tu de te coincer pour la vie ? »

Je sortais d'une bonne école, j'avais de bonnes côtes et tout l'espoir de ma famille derrière même si...

Quand j'étais plus jeune et que je faisais mes devoirs sur la table de la cuisine en bois clair de chez ma grand-mère elle me grondait. Elle disait que je travaillais trop, que je devais l'aider à cuisiner. Cette même grand-mère, alors que je sortais du secondaire, me voyait déjà avocate.

Elle disait : « Comme ça tu pourras aider les pauvres ! ».

Mais ça faisait déjà plusieurs années que je faisais du théâtre. Quand j'émettais le souhait d'une possibilité de faire ma vie dans ce secteur ça soulevait de grands débats à la maison.

Ma mère m'a élevée seule. Du coup tout le reste de la famille s'est toujours senti le droit de diriger mon éducation : Mes oncles, macho et d'un autre âge, me disaient qu'il fallait « être fils de... » ou bien très riche pour choisir cette voie. Que c'était un « hobby » (je suis certaine que je ne suis pas la seule à avoir entendu cela).

C'était « non », et c'était indiscutable. Ma grand-mère ajoutait avec emphase qu'elle ne voulait pas que je devienne prostituée. Que si je choisisais cette voie il fallait, pour réussir, qu'indéniablement je donne mon corps.

Aujourd'hui quand j'y pense je trouve cela très amusant.

J'avais de « bonnes capacités », c'était du gâchis.

Et puis il y avait ma mère. Petit oiseau fragile aux mille sourires qui pleure devant les séquences émotion des publicités. Ma mère, veuve de mon père, différente du reste de la famille qui me soufflait, tout bas le soir dans son lit : « Choisis un métier que tu aimes ».

Ça été une période très difficile alors j'ai décidé de partir ; six mois dans un hôtel-restaurant pour mettre de l'argent de côté et six autres mois ailleurs, histoire de les dépenser.

Direction Sénégal. Mes vingt ans, aucun plans et mon sac à dos.

Là-bas, j'ai logé chez l'habitant puis j'ai trouvé « Talibe Samaïy Xariites ». Une association qui s'occupe des enfants des rues. C'est là que j'ai compris. Là-bas que j'ai découvert que la vie est trop belle pour avoir des regrets. Ma décision était prise.

## Le Conservatoire

Tout d'abord il y a la rencontre. Avec soi-même. La découverte de l'espace qu'il existe ; Autour, entre les corps et même à l'intérieur, entre la peau et les organes. Un nouveau monde qui s'ouvre. J'inspire. De l'air remplit les poumons. Mes pieds sur le sol. Le contact du parquet sur la peau dure des pieds qui marchent désormais toujours nu. La brise et les poils qui s'hérissent. Le corps posé-reposé-le corps qui vit. « Le mouvement c'est la vie » qu'elle nous dit Edith Depaule, notre professeur de danse.

L'espace sacré du plateau désacralisé. La découverte de l'espace avec Patrick Brüll. Le plateau comme espace de liberté. Comme lieu de tous possible.

Tout à coup le présent devient dense. Un rien devient tout. Tout à coup c'est là. « Ici et maintenant » que Patrick ajoute. Le corps comme instrument. Le corps comme merveille qui sait mieux que le cerveau.

Le cœur comme rythme qui fait danser le corps sur les chemins tortueux du temps qui passe.

La liberté de pouvoir bouger dans tous les sens. La liberté d'essayer. La liberté de se planter mais surtout... Aiguiser les sensations... Mes professeurs en guide avec beaucoup de lumière, bienveillante.

Aller chercher la bête, la laisser se disperser, courir, faire la folle et puis lui dire que ce n'est pas grave, apprendre à se regarder avec tendresse. Faire de sa différence une identité. Accepter aussi que parfois on est laid, que parfois l'Humain est sale mais toujours, toujours avec des yeux plein d'amour. Et puis se prendre des murs, évidemment... Parce qu'on est jeune et qu'on est bête. On l'avait presque oublié.

Savourer le plaisir de n'être rien et d'être tout à la fois. Savourer les sens aux aguets. « A fleur de peau » n'est plus une tare. Tout à coup elle sert sur le plateau cette émotion qu'on nous a reproché maintes fois.

Savourer le plaisir des mots. Découvrir des auteurs, des metteurs en scènes. Autrement dit, différents prismes de vue, que rien n'est blanc ou noir. Mais apprendre à aimer toutes les nuances de gris que bercent chacun. Qu'on est tous différent mais tous indéniablement les mêmes

-au fond.

Il y a quelque chose de la religion dans ces quatre années passées là-bas. Sans Dieu, mais quelque chose de la pureté et de gracieux dans ce qui s'est partagé.

Loin de moi le désir d'encenser une école, il faut reconnaître qu'il y a aussi les projets incompris, ceux qu'on a pas envie de défendre mais qu'on défend quand même, ceux dont on ne saisit pas le sens. Petit à petit l'on découvre ce qui nous touche plus que le reste. On met au diapason ce que l'on était et où on désire aller. Tout en sachant très bien, parce qu'on nous le répète à coup de marteau sur nos têtes d'enclumes que « Ça va

être très difficile de faire sa place » ou encore « Si vous n'êtes pas prêt à manger des pâtes toute votre vie là porte est là ».

Mais on reste, les lèvres gonflées, les mains fiévreuses. On reste et on se prend des murs encore et encore jusqu'à ce que ça rentre.

Puis on découvre que là où l'on pensait trouver des gens comme soi et bien ce n'est pas le cas. Que parfois pour défendre une cause mal payée il faut vendre sa voix à de la publicité de supermarché. On ne se dit « Jamais ». On se dit « On verra ». On se dit « Je n'y arriverais pas ».

On découvre les lèches-bottes, les projets malveillants et que l'Humain qui a du pouvoir et qui se trouve dans le secteur de l'art peut parfois se permettre des rapports malsains avec ses élèves. Que personne ne dit rien. Au nom de l'art. Ah doux mot malmené...

On découvre que certain prônent la souffrance comme « méthode de travail ».

« Travailler dur oui. Souffrir pour travailler non, désolé mais sur ce coup-là je ne vous suis pas. Après je n'ai pas la science infuse, je sais que je suis bonne comédienne mais pas la meilleure non plus mais... Il y a des limites et le conservatoire dans toute sa liberté m'a aidée à choisir les miennes. Une seule règle : Pas d'humiliation. Jamais. »

Voilà une des premières règles révélées là-bas. École controversée qui, pour ma part, m'a permis de mieux me connaître.

J'ai découvert aussi que les gens peuvent être des requins. Des rapaces qui lèchent goulûment les doigts des professeurs. Voilà une deuxième révélation : Ma difficulté à me vendre. Il n'y a rien à faire, même aujourd'hui quand on me répète qu'il n'y a pas de mal à... A l'intérieur il y a un malaise. Non. Je n'aime pas cela en général... Alors si c'est pour aller gratter la manche aux profs dont je n'aime pas le travail, oubliez-moi. Et dans ce genre de cas on pourra bien me répéter « qu'il n'y a rien de mal » je suis désolée mais mon travail ne me prendra pas ma dignité. Deuxième valeur.

Oui les requins... Les déshumanisés me répugnent, mais au nom des nuances de gris... Ils peuvent être beau aussi.

C'est ça.

Le conservatoire m'a permis de saisir à quel point nous ne sommes pas un mais plusieurs. A quel point je peux être le tueur et la victime en même temps.

Et puis il y avait la petite classe. Un cocon : « La plus petite classe de l'histoire du Conservatoire ! » nous disait Bernard Cogniaux.

Six, tous différents, tous menteurs et petits cons par moments. On s'est fait des mauvais coups aussi mais au fond on s'aimait bien. Virginie Strub m'avait dit : « Tout commence par l'entourage, choisis des gens en qui tu as confiance, avec qui tu te sentes bien, c'est

la base ». Pour nous c'était gagné. Traverser les turbulences du plateau avec eux, c'était parfait.

Parfait, surtout que ma dernière année a été assez déroutante ; En l'espace d'un mois tout a basculé et si j'en parle ici c'est que ces événements ont fortement influencé mon rapport à l'écriture ainsi que « Le Prince de Trébizonde », que je termine d'écrire ce matin. C'était nos derniers mois, notre dernier projet, le plus intense, le plus difficile.

Et puis tout à coup ma mère accusait d'un deuxième cancer et mon fiancé était lui accusé de viol.

A cette époque je me souviens avoir eu le sentiment que tout était irréel. Cette année-là j'ai déménagé six fois. Elle a suivi une chimiothérapie. Les allers-retours entre l'hôpital de Saint-Luc-Bruxelles et le conservatoire de Mons n'en finissaient plus. L'homme que j'avais cru aimer s'est quant à lui perdu dans la ville, dans les plaisirs éphémères et dans la drogue. Alors j'ai travaillé, je me suis donnée à fonds sur notre dernier projet.

Tant que je serais occupée, tant que j'aurais des responsabilités je tiendrais le choc. Pas une larme mais j'écrivais. En un sens, l'écriture a été libératrice à ce moment-là. Même si j'ai souvent un malaise avec le fait de mélanger le personnel au plateau, avec le fait de travailler et d'utiliser son travail comme une thérapie. Et, ici, j'entends les cas où ça devient vraiment étrange. L'année passée par exemple je jouais dans un long-métrage. Le réalisateur que je ne nommerais pas ici par soucis d'éthique, jouait aussi le rôle d'un homme qui finit par se suicider. Hors tournage il m'a raconté que son frère avait mis fin à ses jours quelques temps avant l'écriture du scénario... Franchement, c'était vraiment glauque ce moment pendant lequel il joua la pendaison. Tellement glauque qu'il a lui-même fait une crise d'angoisse après. Évidemment... Alors je ne dirais pas ici que la pratique du théâtre, ni celle de l'écriture a été une « pseudo-thérapie » en ce sens que je n'écris que pour revivre la douleur... Mais, malgré tout, quelque part, il est impossible de séparer tout à fait qui on est et ce qu'on fait. Ceci est, à mon humble avis, encore plus vrai dans l'écriture. J'imagine bien que c'est le genre de thème qui a soulevé de grands débats mais je ne souhaite pas approfondir cela ici pour la simple raison que je n'en ressens pas le besoin, pour le moment. Cet ouvrage étant une manière pour moi de retracer mon parcours librement donc, librement alors, je choisis de ne pas approfondir maintenant. Pour les frustrés ; Ne vous inquiétez pas, j'y reviendrais plus tard.

Il se trouve donc que je voulais passer les concours à l'INSAS mais avec ces événements je n'avais rien eu le temps de préparer. Et à vrai dire ça m'était sorti de la tête.

C'est Guillemette Laurent qui m'a poussée. Notre porteuse de dernier projet. Il restait deux jours avant les inscriptions et elle était tombée par hasard sur des textes que j'écrivais pour mon mémoire (au conservatoire aussi il faut écrire un mémoire en master). On en a un peu discuté et puis elle m'a proposé d'aller boire un café.

Au détour d'un spéculoos, ses petites mains serrant des morceaux de cœur écrasés sur le papier elle m'a dit : « Fais-le ! ». J'ai suivi son conseil ; Elle venait de mettre des étoiles plein le ciel noir. Un peu de lumière dans le futur. Un brin d'espoir.

C'est ainsi que je me suis retrouvée au n°8 de la rue Thérésienne à 1000 Bruxelles.



## Le premier jour à l'INSAS

On m'avait conseillé de porter du rouge. « Ça va bien avec la couleur de ta peau » qu'elle me disait ma maman. Le cœur battant je me suis habillée ce matin-là, entre deux services. Une prière et les ancêtres invoqués, je me suis mise en route. Des gri-gris en bracelets.

Qu'est-ce que je peux être pathétique, qu'est-ce que je peux être un cliché parfois... C'était le deuxième round.

Nous avons une entrevue, mes « concurrents » et moi, en haut de la plus haute tour de l'endroit le plus haut du château. Enfin c'est comme ça que je me le traduais. L'INSAS, déjà coupée en deux lieux, est une école aux mille couloirs, je me perdais. Le stress et le mascara qui coulent, bref l'horreur ! Une fois de plus j'avais été trop optimiste, considérant le temps qui passe comme mon meilleur ami...

Essoufflée j'arrive en haut des escaliers. Une grande porte à la vitre opaque au fond et devant, deux rangées de chaises. Sur une des chaise un jeune garçon plutôt joli. On se jette un regard. Le temps s'arrête. Quelque chose passe ;

« Ami ? » « Ennemi ? » et je prends place.

Nous attendons. Je me demande si je vais devoir jouer des coudes avec ce charmant garçon. Nous commençons à discuter et très vite les liens se créent. Il s'appelle Bastien et pour le coup j'aimerais bien qu'on ait cours ensemble. On rigole et on espère que personne d'autre n'arrivera. On sait qu'ils ne choisissent que trois personnes.

Finalement la porte vitrée s'ouvre et l'on nous invite à entrer, à prendre place autour d'une grande place. Deux personnes sont là : Jean-Marie Piemme et Virginie Thirion. De ce qui s'est passé à ce moment-là je ne me souviens pas grand-chose à part de frissons dans la nuque. Il devait il y avoir un petit singe jouant des cymbales qui avait remplacé mon cerveau.

Je voyais leurs visages, leurs lèvres remuer mais je n'entendais rien. Submergée par les émotions, mon avenir se jouait là. Deuxième round. J'étais prête à répondre aux questions. Je me disais : « Claudia concentre-toi, écoute ! ». Mais je n'y arrivais pas, pourtant j'y mettais de la volonté.

Jean-Marie nous expliquait le fonctionnement de l'école. Voilà une chose dont je me souviens. Mais je ne tenais pas en place. J'avais chaud. Au bout d'un temps qui m'a paru interminable Virginie a demandé : Vous avez des questions ?

Un regard à Bastien. Il a l'air aussi interloqué que moi.

Je prends mon courage à deux mains : « Mais... Heu... En fait on est pris ?

- Ah ! Oui oui ! Oui vous êtes pris ! Il devait il y avoir une troisième personne mais... ». Le reste de sa phrase s'évapore dans l'air. On est pris ! On est pris ! Je regarde Bastien, il sourit de toute ses dents. Je ris, je comprends qu'il est passé par les mêmes phases d'incompréhension que moi. On est pris !

L'INSAS nous ouvre ses portes ! Enfin une bonne nouvelle !

On nous apprend que cette année nous écrirons trois formes courtes ; Deux pièces et un court-métrage, nous aurons aussi court avec les élèves d'écriture cinéma.

Ce jour-là je savoure chaque seconde comme on mangerait un carré de chocolat après six mois au Sénégal (pays béni pour le poisson mais où le chocolat est juste de la pâte brune un peu sucrée).

## Premier projet écriture avec Jean-Marie Piemme et introspection

Notre première écriture sera une écriture courte sous l'œil de Jean-Marie Piemme. Déjà le personnage m'impressionne beaucoup. J'ai étudié son travail au Conservatoire et si j'ai choisis l'INSAS c'est aussi pour lui.

Au tout premier cours il nous parle de l'acte d'écrire, en tant qu'Être Humain. Il nous dit que pour écrire il faut être prêt à être vu. Être prêt à laisser à voir son intimité, que ce n'est pas possible autrement. A la différence le comédien peut se cacher derrière l'histoire ou les choix de son metteur en scène. Le metteur en scène, lui, peut se cacher derrière une cause à défendre, le texte ou des mystères de lumières ; L'auteur lui ne peut rien cacher. Ou difficilement. Il nous explique que l'auteur, qu'il le veuille ou non, sera amené à parler de son intimité. Parfois sans s'en rendre compte et ce sont les autres, proche, qui, lisant, construiront des ponts entre l'auteur et son texte.

J'en comprends, je traduis des paroles de Jean-Marie qu'il faut que l'écriture me brûle. Qu'elle soit un feu dévorant qui ne demande qu'à incendier parce que si c'est notre cœur que nous mettons en jeu, que nous écrasons sur le papier alors il mérite le meilleur. Que s'il est écrasé, qu'il le soit avec le meilleur choix de mots, dans un phrasé enrobé de la manière la plus juste qui soit en rapport avec l'émotion qui fait battre son rythme, que l'on souhaite transmettre.

Tout ça pour une histoire de transmission.

Je me dis que si « écrire c'est laisser voir son cœur » alors, indéniablement et par respect pour ce dernier il faut que je me donne à fond ; On n'offre pas son cœur à n'importe qui. On l'offre pas n'importe comment non plus.

Jean-Marie nous donne des exercices divers. Notamment un exercice d'écriture automatique. Il nous donne dix minutes et nous lâche dans les couloirs Bastien et moi. C'est grisant.

Petit à petit on en vient à parler de notre projet d'écriture de forme courte.

Un cadre est donné : Première guerre mondiale.

Un temps : 30 minutes de plateau.

A première vue ce thème ne m'inspire absolument pas. Mais alors pas du tout. Je me dis que je vais rêver un peu dessus, que ça va venir tout seul, qu'il faut faire confiance, comme pour le jeu ou les bulles à préparer lors de créations.

Bref la comédienne que je suis (paraît-il) tente de rassurer l'auteure (en devenir).

Les exercices de Jean-Marie m'inspirent et je décide d'essayer. Par-ci, par là quand ça vient je laisse mes mains parcourir le papier.

Il faut dire que j'ai une admiration pour le papier et la feuille blanche. J'aime la sensation du papier lisse mais plus encore celle du papier rugueux, de dessins, sous le bout des doigts. J'aime aussi son odeur. J'aime la sensation d'être devant une grande

feuille blanche. Un grand espace de liberté. Un espace de tous les possibles. Un endroit où le temps a le droit de prendre la pause, un espace où l'oiseau peut troquer ses ailes pour des branchies, un endroit où on entend la voix du muet dans sa tête, un endroit où les morts peuvent revenir à la vie... Aussi.

Parfois je me dis que je vais devenir folle dans ces pays où, volontairement, je choisis de me perdre. Ou peut-être sont-ils des manteaux qui protègent de la réalité ? Et ils m'aident alors à la traverser ?

Je ne sais pas. Tout ce que je sais c'est qu'une grande feuille blanche suscite en moi une certaine excitation. Devant elle il y a un bambin dans mon bide qui tient des gros marqueurs de toutes les couleurs et qui trépigne à l'idée de se défouler. Assis devant son banc d'école. Il tapote des pieds sur le sol, la mâchoire serrée.

Pardon je me perds.

Mais je sais que le papier ne me suffit pas. De tout mon cœur j'aime le plateau. J'aime les sensations. De tout mon cœur j'aime mettre en scène, donner à exister un monde, œuvrer à la plus belle partie de jambes en l'air d'un comédien et un texte. D'une voix et de lettres. De lumière et de sons. Que la partouze soit belle. Que les émotions inondent le public. Qu'il soit emmené en voyage et qu'il tombe en amour, le temps de la représentation. Peut-être pas en amour mais en accord. Qu'il batte du cœur au même rythme et ainsi, mais surtout ; que ça le fasse réfléchir.

Je n'ai pas la prétention d'avoir les réponses et je sais que nous sommes plusieurs mais c'est justement ça que j'aime. L'art comme un miroir déformé de la réalité. Et si chaque personne du public venait regarder son reflet, le sien, celui qui lui est propre :

Celle-là et ses cheveux rouges.

Celui-ci et son nez qui pend.

Celle-ci et ses dents qui commencent à tomber.

- Venait regarder son propre reflet déformé. Comme dans les fêtes foraines.

- Venait regarder une partie de lui-même mit en lumière. Une partie en particulier.

Je reste convaincue qu'il n'y a pas de bonnes ou mauvaises personnes. Il y a juste des gens qui ont souffert et chacun leurs manières à eux de gérer cette violence. Avec un peu d'empathie on peut se retrouver en chacun les uns des autres.

Même ceux qui se sont perdus en chemin je pense à des Hitler, à des Dutroux, même ceux-là, même ces monstres, ont été enfant un jour.

Je ne dis pas que je cautionne. Je ne dis pas qu'il faut excuser. Je ne dis même pas que je comprends. Tout ce que je dis c'est que nous avons tous été pleins de vie, nous avons tous eu des rêves, nous avons tous aimé. Nous avons tous joué aussi. Cet enfant-là, qui a existé, est toujours en chacun. Parfois caché mais là. Cette innocence existe.

Tout comme le monstre existe en chacun de nous ; Le tueur, le pervers, le traître.

Nous avons le pouvoir d'être tous ceux-là à la fois mais ce qui détermine vraiment qui nous sommes est notre capacité à remettre en question ce que nous vivons. A nous poser les bonnes questions. En fonction de cela nous choisirons d'agir comme le fou ou comme le sage, parfois.

Si nous développons notre capacité à nous poser les bonnes questions ainsi que notre pouvoir d'empathie avant de juger alors je suis prête à parier pour un monde meilleur.

Voilà ce que je voudrais faire passer. Voilà ce que je voudrais laisser comme trace de mon passage sur terre.

Mais déjà je m'égare. Les touches qui m'envolent à « ce que je dois faire » à « ce que je dois écrire » à « mon mémoire » à « ce que j'ai appris ».

C'est amusant parce qu'à la fois cet exercice du mémoire me remet en question. Et le fait que les questions soient écrites m'empêche de penser à autre chose, m'oblige à répondre. C'est ce que je disais dans mon introduction et ce rapport à l'écriture.

Alors oui bien sûr j'ai de grosses angoisses. J'ai très peur de « ne pas y arriver ». J'ai extrêmement peur que « ça ne marche pas » mais je suis prête à apprendre, à améliorer ce qui doit être amélioré. Je ne crois pas au talent, je crois au travail. C'est Bernard Cogniaux qui me l'a dit un jour : « Dans le métier c'est 1/100 de talent et 99/100 de travail ».

Le talent je ne sais pas si je l'ai mais je sais que j'ai la passion et l'endurance. J'ai peur de faire les mauvais choix aussi, de voir « ma chance » me filer sous le nez.

J'ai rencontré un cousin à mon père il n'y a pas très longtemps. Père inconnu. Autant dire que les retrouvailles avec ce Tony furent intenses.

Il m'a dit : « moi je pense que dans la vie on a une chance, une seule. Et si tu ne l'as saisi pas c'est foutu pour toi ». Ça m'a angoissée.

J'ai l'habitude de compter mon âge et d'évaluer où j'en suis artistiquement parlant. Je me dis j'ai 27 ans et qu'est-ce que j'ai fait ? Avec qui j'ai travaillé ? Qui croit en moi ?

Les réponses ne sont jamais satisfaisantes. Pas assez à mon goût. J'évite de me comparer aux autres parce que je sais que c'est la peur assurée et j'essaie tant bien que mal de garder le cap, mes valeurs sous le bras. Si je réussis ce sera avec ce que je suis, en mieux peut-être, en plus travaillé, mais avec ce que je suis quand même. C'est ça le pari.

Puis parfois je me dis : « Mais c'est quoi réussir ? ».

Je me mets comme base que tout ce que je fais doit être de qualité mais j'ai toujours peur de m'y prendre mal. J'ai la sensation qu'il n'y a pas de ligne claire à suivre s'il on veut « y arriver ». Ces questions me perdent et m'éloignent en réalité du pourquoi, de la cause qui m'a poussé à faire ce que je fais. Elles ne servent à rien mais elles rôdent, elles sont toujours là quelque part. Attendant le moment de faiblesse pour réapparaître. Peut-être que je suis encore jeune et que je n'ai pas assez d'expériences que pour m'en débarrasser ? Sans doute ne suis-je pas la seule à être happée par celles-ci ?

Ce qui me rassure c'est qu'à partir du moment où je crée celles-ci et tout le reste disparaissent, le temps du « ici et maintenant ». C'est peut-être ça qui compte finalement.

Pareil quand j'assiste à une représentation qui me transcende, quand je lis les mots qui me transpercent les reins, pareil quand je vois un corps vivant sur le plateau, imprégné tout entier d'une émotion alors je suis impressionnée. Et honorée.

J'espère être à la hauteur de toutes ces magnifiques créations qui nous entourent. J'espère ne pas entacher les auteurs que j'aime, les professeurs, les metteurs en scènes, les comédiens qui m'ont fait confiance, qui croient en moi. Je me demande si c'est bien de laisser à lire tous mes doutes par vous jury. Sachant que mon mémoire restera lisible dans l'enceinte de l'INSAS. N'est-ce pas dévalorisant ? Ou bien est-ce une marque de sagesse ? De stupidité ? D'humilité ? D'égoïsme ?

Je l'ignore. Ces questions me fatiguent.

Je pense à la force de Jean-Marie Piemme. Alors que j'étais perdue dans cette première écriture courte. Il y a eu un moment où j'ai eu la sensation de tirer sur un bon fil. Une bonne trame. Mais je ne voyais pas comment j'arriverais à faire tenir l'idée dans une forme courte et Jean-Marie m'a dit : « Écris, ne te brime pas, vas-y, vas au fond des choses. Écris tout. Quand tu auras fini oublie ce que tu as fait et réécris en repartant à zéro ».

Ce conseil est la base même qui m'a permis d'écrire Gueules Cassées.

A chaque rendez-vous, et il y en eu peu, cet homme me disait une phrase et la pièce tombait. C'était assez incroyable comme sensation. Malheureusement, peu de temps après avoir commencé notre cursus à l'INSAS, Bastien et moi avons appris que les décrets avaient changé et que Jean-Marie ne pourrait plus nous donner cours. Oh déception...

Heureusement Virginie est arrivée !

## Suite écriture forme courte avec Virginie Thirion

Virginie a repris les cours de Jean-Marie à bras le corps. Son visage d'ange, son grand sourire et son air de très bien savoir ce qu'elle faisait. C'était perturbant de changer d'intervenant comme ça, sans crier gare mais Virginie a assuré pour le coup.

Je connaissais un peu moins son travail mais elle m'impressionnait tout autant. Très vite elle s'est montrée pragmatique et à rebondit avec brio ;

Elle nous a intégré à une classe de troisième année ID (Interprétation Dramatique) qui était dans un projet d'écriture. Se retrouver tout seul à l'INSAS, en master n'est pas quelque chose d'évident. Heureusement pour moi Bastien était là mais il faut reconnaître qu'il fallait avoir un sacré moral et une certaine mémoire pour se souvenir des noms des profs, du numéro de la salle de classe mais (et c'est là que tout se complique) l'endroit où se trouve cette classe.

En cela j'imagine que c'est parce que le master écriture n'existe pas depuis longtemps que ce n'est pas top. Pas top du tout.

Souvent nous nous sommes perdu, que ce soit dans les couloirs ou même dans les cours. Je me souviens d'un cours de documentaire avec des master réalisation dans lequel ils utilisaient des termes qui m'étaient inconnus. Lorsque j'ai demandé plus d'explications on m'a rétorqué que je n'avais qu'à être là avant, que ça faisait plusieurs années que les autres élèves avaient suivi ce cours et qu'ils n'allaient pas reprendre tout depuis le début juste pour moi.

A ce niveau-là, aussi bénéfique qu'a pu être l'INSAS pour certaines choses, là, le programme faisait clairement défaut.

Ce n'est pas un exemple isolé. J'ai aussi eu droit à un stage de photo argentique. Je n'ai pas vraiment saisi en quoi cela pouvait m'aider à écrire surtout qu'il était obligatoire pour moi mais pas pour Bastien. Heureusement j'ai toujours eu envie d'essayer et du coup ce stage m'a amusée mais bon... Il m'a aussi permis de rencontrer des élèves qui étaient en son.

C'est quelque chose que je reproche tout de même à ce master. On est trop vite lâché. Je pense que si j'avais fait mon cursus d'interprétation dramatique à l'INSAS ça m'aurait arrangé mais là...

Bref, je parlais donc de la classe de troisième en ID. Cette rencontre pour le coup fut absolument fantastique- Merci Virginie. Belle idée de nous rencontrer autour d'un projet presque commun.

Très vite des groupes se sont formés et les comédiens se sont mis à mastiquer nos mots. C'était intéressant de découvrir la magie du cursus. De voir comment tel interprétait ce bout de texte, comment untel comprenait cette phrase, comment un autre posait sa voix sur nos mots. Leurs retours ont été constructifs. Tout à coup ça devenait concret.

J'étais toujours sur l'écriture de Gueules Cassées, aux prémices.

Quand le groupe avec qui je travaillais s'est mis à interpréter mes textes, je me suis mise à m'inspirer d'eux pour l'écriture. Hugo Favier mettait leurs lectures en scène.

Je découvrais une nouvelle façon d'écrire. Quelque chose venait du plateau. C'était à leurs bouches que je pensais en écrivant. L'horloge tournait dans l'autre sens et ce n'était pas pour me déplaire.

Et puis je suis tombée sur ça :

« Qui pourrait prétendre que toutes les questions qui concernent l'interprétation, la position de l'acteur en lui-même et dans l'espace, sa position vis-à-vis des autres, du public, les notions de personnage, le rapport à l'imaginaire de l'acteur, ce qu'il convoque en lui quand il parle ou quand il se tait, tout cela ne serait pas des questions absolument essentielles pour l'auteur ? » ou encore :

« « mes » comédiens ont une part dans l'écriture du texte même si jamais ils n'improvisent le texte, même si jamais ils n'improvisent le texte, même si jamais ils n'improvisent une phrase. Je n'ai pas la pièce quand je commence les répétitions. En général, j'ai passé du temps à rêver, à prendre des notes sans chercher à produire un dialogue, un plan, ni même des personnages.

Quand j'écris une pièce où la parole a une part importante, les comédiens ont des fragments de texte avant les répétitions, ils les apprennent et désapprennent en permanence (...) Surtout je leur demande de ne pas jouer avec les mots, je leur demande d'être avec les mots. J'essaie de casser la machine à jouer, à produire du jeu théâtral, de l'artificiel. L'artificiel ne m'intéresse pas, ou alors il m'intéresse ailleurs. Il m'intéresse en partie dans l'écriture, pas dans le jeu (...) Le travail avec les acteurs est à la base de tout. Je fais du travail sur leur présence, l'acte premier de mon théâtre. La liberté qu'ils ont, c'est d'amener ce qu'ils sont. Les acteurs avec qui je travaille ne sont pas interchangeables. C'est en ça que je leur demande de ne pas jouer. Je fais avec ce qu'ils sont. ».

**Joël Pommerat**, « *Théâtres en Présence* » ; p8, p 10 et p21.

Ce « *Théâtres en Présences* » qu'Etienne Van Der Belen m'avait offert avant une première m'a beaucoup remise en question sur ma façon de concevoir le théâtre. Cette fois-ci j'avais la sensation d'expérimenter un peu ce dont Joël Pommerat parlait ; Le fait de partir du comédien, avec ce qu'il est tout simplement.

Par contre ce n'est pas moi qui les mettais en scène mais nous discussions beaucoup. Plus je les découvrais plus les personnages de *Gueules Cassées* étaient riches. Cette rencontre ajoutait des sous-couches à 1, 2, 3 et 4 (les personnages de la pièce).

Petit à petit la pièce grossissait et je la regardais naître. Il y eu un moment où j'eus la sensation qu'elle prenait son envol toute seule, où parfois ce n'était plus moi qui choisissait ce qui allait se passer, ça se passait. C'était comme si elle devenait une plante et PAF ! Je voyais apparaître un bourgeon de-ci, de la PAF ! Une épine ! Je n'avais pas oublié le conseil de Jean-Marie. En temps voulu j'entrepris de tout réécrire depuis le début.

A cause de cela je ne fus pas être prête pour la sélection de textes qui partaient pour un concours. Le texte était là mais encore brute, pas revu, pas assez de temps pour effectuer tout le processus de réécriture depuis le début. Pas grave. Ce que j'apprenais là me paraissait bien plus important.



Jean-Marie Piemme avait eu raison, une fois de plus. La réécriture fut bien plus simple que l'écriture. Je ne gardais instinctivement que l'essentiel. Ne me souvenant pas de tout. Un chouette exercice que je pus réutiliser plus tard.

Avec Virginie le travail se passait pour le mieux. Nous nous retrouvions la classe d'écriture dramatique et celle d'écriture cinéma pour échanger sur nos écrits. Lors de la première année de master nous partagions les projets d'écriture avec cette classe, presque qu'aussi petite que la nôtre ; Trois femmes ; Trois styles ; Trois rencontres exceptionnelles :

Marie, Lucille et Elvire.

Nos échanges étaient intéressants que ce soit sur le plan constructifs que sur le plan artistique. Venant du milieu du Cinéma elles fonctionnaient différemment. On retrouvait chez elles plus d'importance sur les décors, la musique aussi.

Alors que Gueules Cassées ne nécessitait que d'une chaise et d'un cageot de pommes, la pièce d'Elvire découpait la scène en différents appartements, il y avait un violon aussi, plein de personnages.

Peut-être était-ce une déformation inconsciente du Conservatoire que d'imaginer instinctivement une pièce qui pourrait se jouer avec très peu de moyens et en payant peu les comédiens étant donné qu'ils n'étaient que quatre (et encore j'aurais pu faire moins) ?

Toujours est-il que ces rencontres étaient enrichissantes, nous ouvraient aussi les portes d'un monde que nous connaissions moins.

Virginie encadrait le tout comme un virtuose chef d'orchestre et l'hiver arriva.

Grâce à elle nous avons aussi rencontré des élèves du Conservatoire de Bruxelles qui ont lu nos textes. C'était assez étrange pour moi d'avoir travaillé avec les 3ème ID de l'INSAS, de m'être inspiré d'eux en particulier puis de passer à d'autres élèves, à froid.

A la première lecture j'entendais le texte complètement écorché. Là où il y avait des silences ils parlaient, là où il fallait être en cadence, en montée, ils ralentissaient.

C'est là que je me suis rendue compte d'une autre difficulté dans l'apprentissage de l'écriture dramatique ; Celle de se faire correctement comprendre. Il y avait un endroit où soit je n'étais pas claire, soit j'en attendais trop, soit.... Je ne sais pas. Mais ce qui est sûr c'est que la musique que j'avais créé à l'écrit ne résonnait pas pour eux. Étais-ce trop compliqué ?

Dans ce cas que faire ? Accepter que la pièce vive sa vie ? Écrire des choses simples par peur qu'elles soient mal comprises ? Ou bien me suis-je aussi dit ; C'est justement peut-être que ma pièce est mal écrite et du coup ils ne comprennent rien.

J'étais en pleine remise en question jusqu'à ce qu'Hugo me contacte ; Il adorait Gueules Cassées et il comptait bien la monter. Il avait derrière lui quatre comédiens très motivés. Lors de notre première rencontre mes inquiétudes

s'envolèrent ; Ils avaient tout compris. Ils me firent même des retours, non seulement positif, mais aussi pertinent sur des points qui m'avaient échappé dans la trame.

A ce moment-là, soulagée, je me dis que la prochaine fois je devrais peut-être mieux écrire quelque chose de plus simple... Mais c'était sans compter sur mon esprit tordu.

## Isabelle Willems et l'écriture du court-métrage

Nous rencontrons Isabelle et un nouveau monde s'ouvre. Celui de l'image. Il faut d'abord apprivoiser cette nouvelle manière de raconter des histoires. Tout à coup j'ai le droit de créer l'espace. Là où Virginie me disait d'enlever les didascalies, là où j'avais le défaut de prendre la place de metteur en scène dans l'écriture dramatique, là où j'étais bloquée dans ma liberté d'action je peux enfin m'exprimer.

La différence qui m'est apparue évidente entre les deux est principalement celle-ci. Au cinéma je fixe d'abord le lieu, l'heure puis je peux me lâcher sur les tissus, les couleurs. Je peux peindre autour des mots, créer une atmosphère. Mot devenu rare. Les mots changent ici... Moins on en dit, mieux c'est.

Je me lance dans un court-métrage sans mots. Sans presque rien qu'une attente longue. Que tu temps qui passe. Que des silences pleins.

C'est quelque chose qui me frustre à l'écrit de théâtre. Je ne crois pas me destiner à écrire des pièces mais plus tôt des partitions de travail. Alors oui ce master m'a appris à me conformer à écrire des pièces à proprement parler, j'apprends à faire cela ici mais... Il y a quelque chose qui sonne faux.

Je ne sais pas si c'est parce que je sors du Conservatoire ou... Mais pour moi le spectacle va au-delà des mots, quelque chose se joue derrière et c'est cela qui m'intéresse. C'est comme si le texte était un carton avec de petits trous. Et que tout se jouait derrière, le carton dressé entre le public et les comédiens.

Ce non-texte, ce qui se passe derrière passe aussi par le corps. Peut aussi passer par de la danse ou bien par des actions violentes.

En tant qu'auteur il est compliqué pour moi de faire passer cela juste avec les phrases, avec les dialogues. Bien-sûr il faut faire confiance au metteur en scène qui fera confiance rétrospectivement et qui, à la recherche de sens, saisira vraiment ce qu'on a voulu dire. Saisira le « caché », le « derrière ».

Mais en même temps je me dis qu'au train où vont les choses, avec la rapidité, le mouvement accéléré de travail dans lequel nous nous mouvons, avec mon peu de notoriété de jeune auteur débutante, ... Qui plongera assez dans mes textes que pour comprendre ce que je voulais dire « derrière », au travers des mots ? Au travers d'un « bonjour comment ça va », qui à première vue paraît tout à fait banal. Qui ?

Faut-il alors que j'écrive du plus lisible, que j'écrive du « plus facile », que je revois au rabais la qualité au nom du manque de temps et d'intérêts qui nous pousse à faire les choses rapidement et banquables dans le milieu artistique actuel ?

Je le refuse.

Du coup je galère.

On a souvent du mal à comprendre ce que j'écris. Du moins à la première lecture. C'est aussi parce que lorsque j'écris, je le fais avec le plateau en tête.

Mon écriture est une écriture de corps. Une écriture qui cache ce qu'il y a derrière et/ou parfois une écriture de sons qui sortent. Qui jaillissent car l'émotion est trop forte, car la retenue trop condensée. Comme un cancer qui explose. Comme un volcan en éruption. Juste le haut de l'iceberg donc. Au final ça reste toujours une écriture de ce qui s'entend, pas de ce qui se sent.

Mon but étant de donner à jouer aux comédiens. Mon rêve étant de travailler avec des comédiens pleins. Je ne suis pas attaché à mes textes comme s'il étaient sacré. Ce qui m'intéresse c'est que ce soit une matière de travail. Des lignes, des graphiques avec les moments fort peut être, avec les événements mais j'espère écrire un vêtement qui puisse se transformer et s'adapter aux mieux au corps singulier du comédien qui le porte. Qui a choisi de le porter.

Enfin je dis cela en toute humilité. Je ne sais pas encore si j'y arrive mais en tout cas c'est vers cela que je tends, c'est ce qui me semble juste.

Du coup dans un schéma vétuste de l'auteur qui écrit bien loin de la scène j'ai du mal à me retrouver. Je suis frustrée de ne pouvoir exprimer l'ambiance ou l'odeur que j'imagine ci ou là. Plus qu'une ambiance, plus qu'une odeur, ce sont des éléments qui font tendre le présent. Je m'explique ; Si dans une histoire une petite fille a un problème avec l'odeur de la chair fraîche, elle l'a fait fuir et plus tard, un jour chez elle ou lors d'un dîner, cette même odeur vient lui titiller les narines et elle part en courant.

A l'écrit, au théâtre, il va falloir réfléchir à comment introduire cela sans alourdir le texte de didascalies (et ensuite être accusée de prendre la place du metteur en scène). Ou tout simplement écrire : « l'odeur de viande vient lui titiller les narines » et laisser au metteur en scène le soin de choisir comment il exprime cet acte sur le plateau, comment il s'arrange pour que le public le comprenne sans faire clairement cuire un morceau de viande par un des comédiens sur scène (ce qui risquerait d'être anecdotique et donc peu intéressant à mon avis).

Ça se complique si je désire mêler cette odeur de viande à une action violente. Quand j'écris « une odeur de viande vient lui titiller les narines » peut-être ai-je envie, quand j'imagine la scène, que deux comédiens aient des actions violentes. Comme une métaphore, une image de ce qui se passe dans le cœur du personnage de la jeune femme à cet instant T ?

Mais voilà, en tant qu'auteure de théâtre ma fonction s'arrête à l'écriture des mots, à l'écriture de ce qui se dit. Je peux bifurquer de-ci, de-là mais si je le fais trop alors ça devient agaçant pour le lecteur/metteur en scène/comédien ce que je comprends tout à fait.

A l'inverse, avec cette écriture du court-métrage et Isabelle Willems je me sens tout à coup totalement libre ! Oh joie !

Ici j'ai le droit d'écrire un mouvement, une fumée, une ombre. Mais pas seulement, je découvre avec délice qu'ici j'ai même le droit d'écrire une larme, des taches de rousseurs et même de la chair de poule !

A l'inverse du théâtre, au cinéma je peux donner à voir le tout petit et ça c'est magique ! Je décide donc alors, que non seulement j'écris un court-métrage dans lequel presque qu'aucun mot n'est prononcé mais j'axe aussi le film sur ce tout petit qui peut être vu en géant. J'adore l'idée !

Par la suite le goût des mots me rattrape lors de cette écriture d'écran...  
Mais même si ce travail m'intéresse beaucoup, il y a une dimension poétique qui me manque quand même... Une liberté aussi qui existe au théâtre et moins au cinéma...

La meilleure façon est peut-être de vous illustrer cela avec un auteur que j'aime beaucoup ; Michel Vinaver. Une rencontre qui m'a vraiment interpellée (Il me semble que c'était la pièce « la demande d'emploi ») pour deux raisons : La première c'était justement tout ce qui n'était pas dit, la deuxième c'était la forme qui l'avait choisi.

La chronologie était éclatée, les personnages parlaient presque tous en même temps et se trouvaient pourtant dans des lieux et des espaces/temps différents. D'un côté il répondait à son patron, il était au travail. Presque en même temps il parlait avec sa femme mais aussi dans un « ailleurs » avec sa fille. Ce système faisait qu'on recevait toute l'information d'un coup mais surtout qu'ils étaient chacun isolé les uns des autres. Ça se voyait. Cet éclatement de l'espace-temps mettait leurs solitude en avant, tout en finesse et en poésie.

Ça c'est quelque chose qu'on peut faire au théâtre mais pas au cinéma, ou difficilement. C'est sans doute pour cela que je préfère le théâtre. Il y a quelque chose de l'ordre de la sensation, du travail fait main, du direct, de l'expérience. Par contre en tant qu'auteur il était jouissif pour moi d'explorer cette nouvelle façon d'écrire, cette nouvelle façon de rêver, de raconter des histoires.

A l'avenir j'aimerais pouvoir fondre les deux et je pense que l'on va vers une fusion des médias et c'est tant mieux.

### Troisième projet d'écriture courte avec Alain Gofino Gomez

Alain m'a paru tout de suite familier, je ne saurais expliquer pourquoi. Il était plein d'envie, souriant et motivant. Il y avait quelque chose qui passait outre le rapport prof/élèves, avec lui nous avions la sensation d'être pris pour des auteurs, d'être à égalité.

L'air de rien, avec Alain nous sommes sortis des terrains battus ainsi que des murs de l'école. Aux terrasses des cafés nous nous sommes mis à observer les passants, à écrire sur eux, à imaginer qui ils étaient...

Alain nous a aidé à développer notre observation, à partir de choses concrètes.

Il me semble que comme moi, Alain vient d'une famille d'immigrés c'est peut-être pour ça cet air familier. Peut-être reconnaît-on comme proche les personnes qui ont eu des soucis similaires aux nôtres ? Ou bien qui ont ri pour les mêmes choses ? Je n'en sais rien. Ou bien est-ce une question de classe sociale ? Toujours est-il que je lui ai fait confiance tout de suite et qu'il me l'a rendu.

D'ailleurs c'est lors de son projet que j'ai écrit deux formes courtes. Là où avant je bloquais tout à coup tout était fluide. Peut-être était-ce grâce à cette confiance que j'avais pour lui ? Tout à coup n'avais-je plus peur ? Tout à coup n'étais-je plus dans le jugement ?

Je ne sais pas, c'est peut-être encore trop frais pour tirer des conclusions hâtives.

Toujours est-il que je suis partie sur l'écriture de « Echanges Constructifs » qui est un triptyque sur des conversations entre trois paires différentes. D'abord il y a l'immigré et son fils, qui ne se comprennent pas. Le père veut que son fils gagne son pain, le fils veut s'investir dans le secteur social. Le père s'est fait tout seul. Il ne croit pas à l'entraide dans un pays où il a dû se battre pour trouver sa place.

Puis il y a le banquier et le passeur, riche tous les deux pour des raisons différentes, je traite ici de l'hypocrisie qui entoure le « légal ».

Et enfin il y a l'étudiant et l'assistant social du C.P.A.S. Qui refuse de lui octroyer une aide car il n'entre pas explicitement dans les conditions alors qu'il mériterait tout autant qu'un autre d'être aidé.

Échanges Constructifs est la première pièce que j'ai écrite si clairement engagée politiquement parlant. Une des plus simple aussi. C'était comme si les mots coulaient directement de mes mains au papier.

Quand j'ai fini celle-là, j'ai écrit Marceline. Autrement dit le voyage initiatique d'une petite fille à l'adulte, à la femme. Marceline se réveille un jour avec un nez de cochon dans un monde merveilleux. Elle va rencontrer une série de personnages à travers la quête de retrouver son nez. Parmi ceux-ci le français-bouddhiste qui a décidé de ne se nourrir que de la lumière du Soleil (il finit par essayer de manger Marceline) ou encore Pierrot, assis sur sa lune, perché, qui adore tracer des traits à la craie sur le sol, qui est accro aux traits blancs. Autrement dit des clichés qui sont des métaphores des travers de ce que les gens deviennent dans notre société.

Je suis beaucoup attachée à Marceline, mais à la différence d'Échanges Constructifs, encore une fois, j'ai la sensation qu'il faut se plonger dedans, prendre le temps de la découvrir pour la comprendre.

Pour ce qui est des didascalies je me suis lâchée avec Marceline. Je sortais du projet court-métrage et j'avais envie du monde de l'enfance. J'avais envie de décors en papier, d'une ambiance de classe de maternelle.

J'ai inventé des noms de plantes ainsi qu'une énorme lune en carton qui descendait du ciel.

Lors d'un festival à l'INSAS, Marceline a été mise en lecture par Hugo Favier et des comédiens de sa classe. Malheureusement j'étais en plein tournage à ce moment-là et je n'ai presque pas eu l'occasion d'assister aux répétitions. Je le regrette amèrement mais de nouveau je me suis rendue compte de ce même souci avec mes textes.

Plus tard, après les représentations je disais à Hugo que si Pierrot avec la verve poétique et dissolue, que si Pierrot inventait des mots et pétait des plombs c'était évidemment parce qu'il était drogué. Pour moi c'était clair, il avait une dépendance au fait de tracer des traits à la craie sur le sol ; une métaphore de la dépendance à la cocaïne. La pièce est tombée pour Hugo. Il m'a dit : « C'est pour ça ! Mais OUI ! Ça se tient parfaitement ! ».

Malheureusement encore les représentations étaient déjà passées. Hugo est un garçon intelligent le problème ne venait donc pas de lui. Après, encore une fois je refusais d'être plus clair dans la matière à travailler mais peut-être fallait-il une introduction pour éclairer le lecteur sur les métaphores choisies ?

J'espère que si Hugo avait eu plus de temps pour préparer la lecture (le pauvre a dû faire ça dans l'urgence et tout seul) il l'aurait compris de lui-même, comme pour Gueules Cassées.

Lors des lectures de Marceline les didascalies étaient lues par ce qu'on pourrait nommer un conteur. C'était une proposition et je la trouvais tout à fait charmante. Ainsi le public entendait et pouvait s'imaginer tout ce décor en carton de pâte, les étoiles en aluminium ou encore les grandes plantes exotiques poussées sur des chariots à roulettes.

En sortant Jean-Marie m'a dit que ça l'avait beaucoup fait rire mais qu'il fallait que ça reste lu, ou dit. Que concrètement ce n'était pas possible.

Ce qu'il m'a dit m'a beaucoup fait réfléchir. Je me suis vraiment remise en question là-dessus et après un an encore je réfléchis à cela... Rien n'y fait, je pense quand même qu'il faudrait au moins essayer. Essayer vraiment, avec tout le décor écrit et pas juste avec des semblants pour « dire de » ou « qui remplacent plus ou moins » ... Un jour j'aimerai le faire.

Ensuite nous avons appris qu'Alain allait devenir directeur du théâtre des Doms à Avignon et nous étions très contents pour lui, lui aussi je pense ! Nous avons un dernier rendez-vous que j'ai manqué, toujours à cause du tournage, et jusqu'à aujourd'hui je le regrette encore.

Il y a tout un tas de choses que je regrette maintenant que mon cursus à l'INSAS est terminé, même si ce n'était pas toujours de ma faute, quoique...

J'aurais dû continuer l'écriture de mon court-métrage après le projet avec Isabelle, j'aurais dû m'arranger pour travailler moins à l'extérieur et être plus présente. Après il fallait que je mange c'est sûr et j'avais un rythme assez effréné mais ce long métrage dans lequel j'ai joué m'a fait manquer trop de choses. Et puis, mon plus grand regret est d'avoir manqué la représentation de Gueules Cassées à la Balsamine. Nous sommes tombés en panne, entre Mons et Bruxelles. Cette panne me reste coincée en travers de la gorge et quand j'y pense j'en suis malade. Vraiment. Rien que de l'écrire je m'en veux et ça m'énerve. Je ne me le pardonnerai jamais.

Après je suis fière d'avoir eu l'occasion de travailler avec des gens exceptionnels et aussi de m'être donnée comme une forcenée tout en continuant d'avoir des projets extérieurs mais aussi en ayant des jobs en continu alimentaire tout en réussissant à soutenir ma mère et à aller la voir, à l'accompagner régulièrement à tous ses rendez-vous tout en continuant à avoir un semblant de vie sociale, par à-coups. Une vraie toupie mais je l'ai fait même si cet été-là je me suis retrouvée à l'hôpital avec l'urgentiste qui m'a dit : « Mademoiselle, vous faites un mini burnout, il faut vous calmer ». Je me doutais bien que ça arriverait un jour...  
J'ai souri.



## Deuxième année de master et écriture longue ; Leonore Confino

Virginie nous dit : trouvez-vous un mentor, quelqu'un qui vous suivra pendant un an sur votre écriture longue.

Je me dis : Waouh... Déjà que pour choisir entre un sandwich au jambon et un poulet-curry je mets des heures alors...

« Comment je vais faire cette fois-ci quand il s'agit de mon master ? D'un an ? Qu'il y a un jury à la clef ? Que je n'ai pas le droit de me louper ? ».

Commence une longue période de procrastination. Je suis paralysée par la peur de mal choisir. Oh j'ai bien quelques rêves mais... Ces grands ne me répondront jamais me dis-je. Et puis... Tant pis je me lance.

J'écris à Joël Pommerat. En même temps je vais boire un verre avec Christophe Vootz, cela fait plusieurs années que nous avons un projet ensemble et il aimerait qu'on en discute. Ce projet est un peu fou, mais toujours une bulle d'air dans mon quotidien. A chaque rencontre avec lui et les filles du collectif je passe un bon moment. Je n'y ai jamais été avec des pieds de plombs. Même si Christophe est photographe je pense que ce projet à le même effet sur lui, c'est lui le porteur.

Nous nous rencontrons donc. Je lui parle de mon problème, du givre qui m'entoure devant une décision si importante. J'ai l'impression d'être devant un mur qui va jusqu'au ciel. Devant une route qui se sépare en deux. J'ai l'impression qu'on vient de me demander en mariage. Qu'il faille que ce soit parfait. Mais le temps passe, il n'est décidément pas mon meilleur ami, Judas !

Christophe me parle d'une amie à lui, qui est auteure sur Paris.

Il me donne son contact. Là où habituellement j'aurais voulu tout contrôler je ne sais pas pourquoi je le sens bien. Je contacte Léonore Confino le même jour où je reçois une réponse de Pommerat. Il me dit qu'il n'a pas le temps mais m'invite à passer un casting pour lui. Waouh !

Léonore me répond aussi rapidement. C'est le flash artistique, directement. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un qui cerne si vite où je veux aller et comment je désire le faire. Léonore c'est moi dans quelques années. Un modèle. Le même humour, la même façon de voir les choses. Tomber sur quelqu'un qui comprend, qui comprend si bien est comme un cadeau qui tombe des nuages.

Au début je suis dans le flou. Il y a des flots qui jaillissent mais je ne sais pas exactement par où commencer. Je sais que je veux parler du génocide Pontiac mais au grès des touches appuyée quelque chose d'autre sort, de bien plus personnel. Au début je ne suis pas sûre de vouloir parler de tout ça, de moi, de ma mère, du cancer, du viol... C'est mon intimité...

Et puis Léonore me dit, alors qu'on se découvre, et que je lui explique pourquoi je bloque sur l'écriture ;

« Et toi ? C'est quand que tu as pu pleurer ? C'est quand que c'est sorti ? ».

Elle a raison. Peut-être que tout ce que j'ai du retenir à ce moment-là demande à sortir maintenant ? Je n'en sais rien, tout ce que je sais c'est que lorsque j'écris c'est cela qui vient. On parle avec Léonore, beaucoup. Notamment de ma réticence à écrire des choses trop personnelles mais elle me rassure. Elle me raconte comment une situation similaire lui est arrivé et c'est là que je me souviens du premier cours avec Jean-Marie et de cet avertissement qu'il nous avait lancé : Nous ne pourrions jamais écrire sur quelque chose d'autre que nous. Nous ne pourrions jamais écrire quelque chose d'autre que ce qui nous blesse. Nous ne pourrions jamais écrire quelque chose d'autre que notre intimité. J'ai repensé à cet engagement que j'avais pris face à l'écriture, le fait qu'on ne pourrait plus faire sans parler de ce que l'on cache... Puis j'ai foncé.

Léonore a pu me guider comme un ange. Me laissant faire mes propres erreurs. Suivant mes élucubrations et les comprenant.

Je m'explique : Le Prince est une intrigue. C'est comme un géant puzzle et à chaque fois que j'ajoutais une pièce, ça influençait le reste de la pièce. D'autant plus que l'espace-temps est fractionné en deux et que ce qui se passait dans le passé influençait ce qui se passait simultanément dans le présent. Je ne me suis jamais autant pris la tête pour l'écriture d'une pièce. Une véritable énigme et jusqu'à la dernière minute j'ai affinés les indices.

A un moment je me suis retrouvée bloquée parce que je n'arrivais pas à avoir une idée claire de ce que j'avais fait. Je n'arrivais plus à la lire avec des yeux neufs. Je ne savais plus si on pouvait comprendre, deviner grâce à ceci ou cela vu que j'avais toutes les résolutions en tête. J'ai donc fais lire la pièce à des amis, à des proches. Artistes ou non.

Leurs retours m'ont beaucoup aidée. Énormément. Sans eux je serais nulle part. Sans Léonore aussi. Finalement j'ai terminé ce fameux Prince de Trébizonde qui m'aura mangé des nuits entières à parler toute seule dans ma chambre. Je ne sais pas si la pièce est complètement terminée. Je pense qu'à l'heure d'aujourd'hui je n'ai pas assez de recul pour en prendre conscience mais ce que je crois c'est qu'elle est améliorable. Ou peut-être pas elle mais moi oui.

## CONCLUSION

Nous sommes en octobre et je ne sais pas si je peux déjà tirer des conclusions de mes six années d'études. Je pense que non. Ce qui est certain c'est que j'ai beaucoup appris, j'ai eu l'espace pour expérimenter que ce soit au Conservatoire ou à l'INSAS. J'ai eu la place pour me tromper et j'ai vraiment aimé ça. Pour ce qui est de l'apprentissage je pense qu'on n'arrête jamais d'apprendre et ça me plaît tout autant.

Là où je pensais approfondir ma culture j'ai découvert des guides qui m'ont aidée à développer ma propre façon de raconter des histoires. J'aimerais aussi nommer Harry Cleven avec qui j'ai pu participer à un séminaire de jeu face caméra lors de ma deuxième année de master. Je n'en ai pas parlé car nous n'avons pas travaillé l'écriture à proprement parler donc je fais une petite entourage aux règles en vigueur lorsqu'on écrit une conclusion pour simplement lui dire merci, à lui aussi. Un clin d'œil à la compagnie Ébullition aussi, avec qui je fais du théâtre-action depuis bientôt deux ans. Augusto Boal – Un grand monsieur c'est sûr. Vous allez me dire que je confonds tout, que les remerciements c'est au début et vous aurez sans doute raison.

Pour ce qui est de mon parcours et bien je pense qu'il est à tracer. Riche de ce que j'ai vécu dans le confort que peut amener une école j'ai maintenant envie de me confronter au monde. De me frictionner à lui. Il reste encore plein d'auteurs à découvrir aussi, une multitude de pièces à voir, une infinité de monde humain à découvrir.

Je n'ai toujours pas choisi si je voulais devenir comédienne, metteur en scène ou auteur. Je n'ai toujours pas choisi ce que « je voulais faire plus tard », je n'ai pas coché de case, je n'aime pas les « pour-la-vie » mais je n'ai pas non plus la sensation d'être en attente de quelque chose. J'aime ce que je fais, quand je le fais. Je pense qu'il existe mille autres façons de faire ce que je fais, et que beaucoup sont certainement plus efficace, plus belle. Je pense que ce que je fais est mieux que ce que je faisais avant et moins bien que ce que je ferais plus tard, ou du moins je l'espère mais je ne m'interdis pas non plus de faire autre chose que ce que je fais un jour ou de le faire différemment pourvu que le fait de faire cela m'enivre toujours tout autant.

Merci de m'avoir lu. Belle journée.

## ANNEXES

Une de mes sources d'inspiration :

Comme je trouvais l'écriture du mémoire longue et fastidieuse j'ai décidé d'écrire sur quelqu'un d'autre que moi, qui m'a beaucoup inspiré et qui continue aujourd'hui. Une muse au pouvoir identique d'un puits sans fond, un des piliers dans ma vie, une référence sans égale. Une des raisons pour laquelle j'ai écrit le Prince de Trébizonde (ma pièce longue de master 2) :

J'ai nommé : Ma grand-mère.

Je vais tenter de vous prouver par A + B que l'étude de ma grand-mère est bien plus intéressante que le plongeon dans le parcours que j'ai fait ces deux dernières années de master à l'INSAS. Loin de moi l'idée que je n'y aie rien appris, c'est surtout par son biais à elle que je ferais les liens par rapport à ce que j'y ai vécu et comment je l'ai vécu. Car s'il on veut comprendre qui je suis, et comment j'évolue alors vous devez d'abord savoir qui est ma grand-mère.

Eftimia Papadopoulos est née le 17 février (comme moi) en 1932 (pas comme moi) en Grèce (pas comme moi non plus) et plus exactement dans le petit village de Pagnaïtsa à flanc de la montagne Kalmaxila. La famille de ma grand-mère n'est pas originaire d'ici mais plus tôt du sud de la mer noire, de Trabzon (Trébizonde). Ils ont fui un génocide (si vous voulez en savoir d'avantage vous pouvez dès à présent quitter cette lecture et vous plonger dans ma pièce du même nom. Ne vous inquiétez pas, je ne vous en voudrais pas).

Bref, Eftimia (par la suite nous l'appelleront Ephy car c'est plus simple pour vous et pour mes doigts qui écrivent) est la troisième d'une fratrie de quatre enfants. Tout d'abord il y a Batoula, grande, belle, courtisée de tous. Puis Kali, douce, presque courtisée de tous. Ensuite vient ma grand-mère et puis son frère, Nico, aimé de toute la famille (Évidemment c'est le seul garçon).

Ma grand-mère, à la différence de ses sœurs, n'est pas spécialement belle. Elle me raconte qu'elle était très poilue et rachitique ce qui, à l'époque, n'était pas vraiment des qualités qui entraient dans les canons de beauté. Aujourd'hui non plus d'ailleurs. Peut-être ailleurs mais pas en Europe à ce que je sache. Ou bien alors je ne sais rien. Ce qui est possible aussi.

Bref !

Le père de ma grand-mère est gravement malade et évidemment ils sont pauvres (si non ce ne serait pas intéressant), très pauvres (sortez les mouchoirs). Ils vivent de ce qu'ils font pousser. Ils n'ont pas grand-chose à manger. Ses sœurs rêvent de la capitale, d'un beau militaire. Elles se disputent les tissus, rêvant de se coudre les robes les plus à la mode. Ephy elle travaille comme un garçon aux champs. Nico est petit, il sera envoyé à l'école comme unique espoir de la famille de voir un jour son niveau s'élever. Ma grand-mère me raconte que le midi ils mangent pashkitan (fromage blanc) avec du beurre. Elle laisse toujours le beurre.

Un jour son père lui demande pourquoi et elle lui répond : « Papa, moi je ne suis pas malade, le fromage ça me suffit. Toi tu as besoin de prendre des forces. Ce n'est pas grave. ». Son père la regarde et pleure.

Dans l'intro du Prince je dis « La famille s'est sacré ». Quand ma grand-mère me raconte ce genre d'histoires je me dis que ce n'est pas une valeur que j'ai inventée, elle vient de plus loin que moi. Elle vient des champs, des échardes dans les mains et des larmes salées de mon arrière-grand-père Lambros, qui mourut peu de temps après.

« La famille c'est une micro société, une petite représentation de la société en suffisamment condensé pour que ce soit vu théâtralement. Mon projet c'est de raconter la société des H et de trouver les métaphores qui soient les plus efficace possible théâtralement. ».

*Joël Pommerat à propos de Les Marchands et Au Monde.*